

ou Deleuze serait de bon ton. Mais il ne leur laissera pas voler la vedette à Peter et Sloane, Stone et Charden, ou Patrick Juvet. Pour la bonne raison que ses contemporains nés dans les années 1960 ont tous, forcément, croisé un Juvet ou assimilé. « *Ça vous rattache à une période de votre vie, aussi médiocre soit-elle* », sourit le fan de punk qui écoutait de la musique italienne en cachette. D'où 1973, création 2010 qui sera donnée au Festival d'Avignon, sur le concours de l'Eurovision où Juvet fit sensation : « *Chaque individu rêve un jour d'être ce qu'il a incarné l'espace de trois minutes devant 400 millions de téléspectateurs qui avaient le choix entre deux chaînes : une icône. Aujourd'hui,*

sur 450 chaînes, 449 ont un concours de chant qui fonctionne à l'élimination. Pourquoi le concours, pourquoi a-t-on tant besoin de la figure du vainqueur, doit-on s'y identifier ? » Ces questions seront peut-être posées par l'ethnologue Marc Augé, ou quelque spécialiste de l'histoire de la musique interrompant le show de Massimo, parce que « *nul n'est mieux placé qu'un philosophe pour parler de philosophie* ». Massimo, lui, sera, plusieurs fois trois minutes, dans la peau des chanteurs aux paillettes un peu passées que notre mémoire collective a évacués. Avec un peu de chance, il sera aussi un certain Pino Tozzi, cousin d'Umberto qui aurait raté la qualification pour l'Italie, et prendrait

une revanche enthousiaste sur cet éminent traumatisme. Au prix, pour Furlan, de douloureux cours de chants : « *Depuis que j'ai commencé à travailler, j'ai un respect sincère pour ces chanteurs, qui sont tous encore dans la musique aujourd'hui... Finalement, je dois fournir un effort monumental pour arriver à un résultat qui sera... forcément pathétique.* »

Pathétique et magnifique

Il faut dire que dans la galaxie de Super Massimo, pathétique rime avec magnifique. Sa tendre fascination pour les figures héroïques ne se limite pas au périmètre de leur gloire éphémère, bien au contraire. Ses *Superman* en sont la preuve, mis en scène à la faveur de performances, films ou spectacles de théâtre visuel. Petits, bedonnants, maigrichons ou ayant dépassé de plusieurs années la « date limite de consommation », ce sont de simples humains en costumes, lâchés sur scène ou dans l'espace public, courant après des filles qui se dérobent ou un « méchant » pas si différent d'eux, de vous, de moi... Furlan ne s'y prendrait pas autrement s'il voulait nous réconcilier avec cette « *distance terrible* » entre nos petites personnes et les héros qu'on ne sera jamais. Ainsi, via la première performance qu'il imaginait, au tournant des années 2000, il en finissait avec son rêve de sauveur de la Juventus de Turin, rejouant la finale mythique Italie-Allemagne de 1982, seul et sans ballon, dans un authentique stade de foot, à Lausanne, puis Milan. Autant dire qu'il transforme les spectateurs en supporters sur une tragédie footballistique dont ils connaissent déjà la fin. Laquelle ne se soldera que par l'épuisement de « *Furlan, Numéro 23* », joueur surnuméraire s'incrutant en direct dans le commentaire du « *match* » qu'un célèbre journaliste radio de l'époque a accepté de reproduire en direct... En 2006, l'artiste renouvelle cette « *tentative pathétique et kamikaze* », drôle et émouvante par ricochet, au Parc des Princes, pour le festival Paris Quartier d'été. Cette fois, il est Platini, le *Numéro 10*, dont il reproduit avec une minutie chorégraphique jeux de jambes et courses zigzagantes sur la mythique demi-finale France-Allemagne 1982. Quatre-vingt-dix minutes à regarder s'essouffler Massimo Furlan, sous les gesticulations de Michel Hidalgo, entraîneur historique recruté pour rejouer son propre rôle, et les commentaires



1973, 2010. Photo :
Pierre Nydegger.